

AHARON APPELFELD

La vigie du peuple juif

[Appelfeld le témoin](#)

[Aharon Appelfeld et l'histoire d'une vie](#)

[Appelfeld et l'hébreu](#)

[Appelfeld et la Shoah...](#)

[Appelfeld et la culture juive](#)

[L'écriture d'Appelfeld](#)

[Extraits de lecture](#)

[Bibliographie en français](#)

« La faim, la soif, la peur de la mort rendent les mots superflus »

Appelfeld le témoin

Je n'ai pas l'impression d'écrire sur le passé. Le passé en lui-même est un très mauvais matériau pour la littérature. La littérature est un présent brûlant, non au sens journalistique, mais comme une aspiration à transcender le temps en une présence éternelle.

Aharon Appelfeld est ce merveilleux écrivain de langue hébraïque que la France a découvert par le prix Médicis Étranger en 2004. Depuis quatre traductions ont permis au public français de prendre conscience de l'immensité de cet écrivain qui vit à Jérusalem. C'est l'écrivain israélien le plus traduit dans le monde. Sa tristesse profonde, liée à un humour féroce et à une recreation de la langue hébraïque acquise grâce à Martin Buber et Samuel Agnon, en fait l'un des grands témoins d'aujourd'hui. Être juif, et être écrivain cela n'est pas une rareté, loin de là. Mais l'écrivain Appelfeld est celui qui ne veut pas apporter de réponses mais poser principalement des questions.

Parler d'Aharon Appelfeld c'est parler de l'holocauste, et bien au-delà de ce plus grand meurtre collectif, parler de l'existence du peuple juif. « Je ne suis pas un écrivain de l'holocauste et je n'écris pas sur cela, j'écris sur les hommes juifs ».

Mais comme une poignée d'autres (Agnon, Wiesel, Primo Lévi, Imre Kertesz, Celan...) il lui a fallu dire et écrire l'inexprimable. Primo Lévi écrira : « Parmi nous les survivants, les écrivains, Aharon Appelfeld a su trouver un ton unique, irréversible fait de tendresse et de retenue ».

Appelfeld a souvent donné des entretiens dont le plus récent sur Arte avec Laure Adler. Nous lui laisserons donc le plus souvent possible la parole pour s'exprimer lui-même. « Je suis venu ici sans enfants, sans personne, sans langue, ni culture. Et j'ai tant reçu de ce pays que ce serait vraiment terrible si j'en arrivais à penser que ma maison est mon ennemie, que je dois m'enfuir. »

Deux livres d'Appelfeld se nomment « Tsili, histoire d'une vie », et « Histoire d'une vie ». Car sa vie sera le creuset de ses livres, surtout sur les survivants de la Shoah. Elle est maintenant connue. Elle fut longue à pouvoir être écrite. « J'ai essayé plusieurs fois de raconter tout cela sur un ton documentaire, mais chaque tentative se soldait par un échec. Tout simplement parce que ce que j'ai vécu n'est pas... croyable. Vous ne pouvez pas exprimer la peur et l'angoisse d'un enfant sans utiliser des métaphores. Il m'a fallu, pour

rendre à mon histoire sa crédibilité, rompre avec le récit logique, passer par la fiction et me détacher de mes souvenirs »

Et en effet c'est seulement en faisant de ses narrateurs des personnages-témoins qu'il pourra suggérer sa vie et la confronter au monde présent : Elle lui sert de tamis pour juger et jauger le monde présent et relativiser son extrême violence terroriste.

Après sa descente aux enfers dès 8 ans, il semble être revenu de tout et il reste cet arpenteur de la trace et surtout de l'absence qu'il fouille jusqu'à la moelle du grand vide. Au travers de romans, sorte d'autobiographies déguisées, fragmentaires, allusives, Appelfeld décrit son chemin depuis son enfance fracassée jusqu' à sa montée dans l'écriture en hébreu, et le devoir de dire et de décrire. Il témoigne dans ces histoires d'une volonté de vie, de ne pas laisser les cendres recouvrir la mémoire, et sans pardonner de ne pas crier vengeance.

Écrire, c'est faire surgir des choses de l'oubli.

Il sera cet écrivain. « Plus de cinquante ans ont passé depuis la fin de la Seconde guerre mondiale. Le cœur a beaucoup oublié, principalement des lieux, des dates, des noms de gens, et pourtant je ressens ces jours-là dans tout mon corps. Chaque fois qu'il pleut, qu'il fait froid ou que souffle un vent violent, je suis de nouveau dans le ghetto, dans le camp, ou dans les forêts qui m'ont abrité longtemps. La mémoire, s'avère-t-il, a des racines profondément ancrées dans le corps. Il suffit parfois de l'odeur de la paille pourrie ou du cri d'un oiseau pour me transporter loin et à l'intérieur ».

Il veut que rien ne s'oublie de cet horrible massacre perpétré par la plus cultivée des nations européennes, au cœur de l'Europe des lumières et de la philosophie, en déshumanisant une partie des humains pour en faire des objets à brûler, à faire disparaître, mais rigueur allemande oblige, en le faisant de manière méthodique, posée, industrielle, efficace. « Alles in Ordnung », tout est en ordre, et les plantations de fleurs et les orchestres jouant pour les pendaisons et non pour les pendus, peuvent pousser au pied des chambres à gaz. Tout est en ordre, tout est comptabilisé, cheveux, dents, peaux pour les abat-jours. Il s'agissait à la fois d'humilier et aussi de se déculpabiliser. On faisait des gens des bêtes, on les traitait alors sans complexe comme des bêtes malfaisantes. Et qui peut se croire coupable de se débarrasser des cloportes, quand on a fait des juifs, entre autres, des cloportes ? Et qui plus tard se souciera du sort des cloportes. Action de salubrité publique tout au plus et bonne conscience de tous les acteurs qui font leurs boulots de fonctionnaires de l'horreur.

Le romantisme allemand a conduit à ces petits épiciers tranquilles de la mort. Mais comment le dire, qui vous croira ?

Thomas Bernhard parlait du mal nazi si profondément enraciné, surtout en Autriche en disant « que la réalité est si mauvaise qu'elle ne peut pas être décrite, aucun écrivain n'a déjà écrit la réalité comme elle est vraiment, c'est ce qui est épouvantable ». (Place des héros 1988).

Appelfeld l'a tenté. « Un tel crime colossal ne pouvait être commis que si vous mobilisiez le plus sombre du noir de l'âme ».

Maintenant, en ayant patiemment parcouru tous les chemins du survivant, Appelfeld vit en banlieue de Jérusalem à Mevasseret Zion. Il ne se lasse pas de son jardin où il peut voir concrètement que la fontaine de la vie continue, et que la beauté effectivement sauve le monde. Entre oiseaux, fleurs et papillons, il peut tailler l'orfèvrerie de ses mots, lui qui avait débarqué abruptement sur la plage de Tel-Aviv en 1946, à l'âge de quatorze ans après cinq années d'errance. Il a choisi de vivre dans un quartier pour nouveaux immigrants toujours habillés avec les vêtements de leur pays d'origine dans lequel ils ne retourneraient plus

jamais. Là au milieu des âmes neuves, il peut avec amour et fascination vivre leur lente intégration à une nouvelle langue, à une nouvelle culture. Comme lui, il y a presque soixante ans. Il parle surtout de « ces juifs lumineux et sensibles qui croyaient changer le monde - ceux qui vivaient en Europe et s'y sont fondus, ceux qui devinrent communistes pour changer l'Europe, ceux qui devinrent libéraux pour changer l'Europe. Tous finalement furent également tués. »

Dans son salon modeste, sa bibliothèque déborde de livres en trois langues qu'il maîtrise enfin : hébreu, allemand, anglais.

Au mur les dessins de son fils Meir qui a aussi illustré ses livres. Sa femme Judith, juive argentine et ses enfants Meir, Yitzak, Batya tissent un monde d'harmonie autour de lui. Exactement l'inverse de son enfance au milieu de l'holocauste. Il dit en souriant : « je bouge donc je suis ».

Lentement il nous fait comprendre que la seule rédemption ne peut se faire que dans son propre cœur. Cette folle envie de vivre et de survivre les yeux ouverts, en voulant comprendre ses contemporains et sa belle leçon d'écrivain. « J'ai déjà écrit plus de cinquante livres, mais je perçois souvent que je dois encore vraiment décrire »

Aharon Appelfeld et « Histoire d'une vie »

On ne sait pas que faire de sa vie sauve

L'histoire personnelle d'Appelfeld, il l'a maintes fois racontée dans ses très nombreuses interviews. Il la décrit dans ses romans si autobiographiques. Aussi le plus souvent nous lui laisserons la parole.

« J'ai éprouvé le besoin de rassembler toutes les bribes de mon existence pour en avoir un aperçu. Histoire d'une vie, ce sont les mémoires d'un écrivain, non d'un historien ou d'un chroniqueur. Enfant, j'ai été très marqué par la disparition de mes parents. Mon existence d'alors comprend de nombreuses failles que j'ai tenté de combler. Il y a donc un peu de fiction dans ces mémoires intitulées « Histoire d'une vie » et non « Histoire de ma vie » par souci d'exactitude ; il s'agissait de prendre un exemple, de dérouler le fil d'une destinée. L'imagination a pu suppléer aux insuffisances de la mémoire ; par ailleurs, il y a des événements sur lesquels je n'arrive pas encore à écrire, la façon dont ma mère a été tuée, les cruautés dont j'ai été témoin... »

Ce livre longtemps porté en lui a enfin vu le jour. Il sera la vigie du peuple juif et celui qui raconte la solitude absolue du peuple juif. Il sait qu'il est porteur d'un héritage, celui du judaïsme européen, et que son refus équivaldrait à tuer de nouveau les morts. Il faut dire même si l'on ne vous croit pas. Il lui a fallu se forger une langue et créer un monde bien à lui pour accéder à la vérité intérieure qui est l'objet même de sa recherche. Une langue péniblement arrachée au silence, puis au bégaiement, nourrie du yiddish qu'il apprend tardivement – cette « langue sacrée » que parlaient ses grands-parents, et qu'il n'avait pas le droit d'utiliser à la maison, lorsqu'il était petit enfant.

« Ma mère a été assassinée dès le début de la guerre, lorsque les Roumains et les Allemands ont envahi notre région à la frontière roumano-ukrainienne. J'ai été renvoyé de chez nous avec mon père vers un lieu de regroupement et c'est là qu'a commencé une marche extrêmement longue de ces pauvres affamés. Nous avançons sans nourriture, l'hiver était rude, les gens tombaient, et une fois qu'ils étaient à terre, on les abattait. C'est ainsi que nous avons marché jusqu'à ce que nous soyons arrivés à un endroit clos, où l'on m'a séparé de mon père, suite à quoi, je ne l'ai plus jamais revu. Lorsque j'étais avec lui, c'était bien mieux. Mon père prenait soin de moi, me protégeait. Nous avons vendu nos habits, un manteau, un pull, tout ce que nous portions sur nous, malgré le froid intense, pour

acheter de la nourriture. À l'âge de huit ans et demi, je me suis retrouvé seul, enfant juif isolé, pris entre les Allemands et les Ukrainiens, avec à l'horizon cinq années de guerre et le sentiment intuitif que je devais cacher mon judaïsme et mon identité. »

« J'imaginai que ma mère m'attendait, qu'elle reviendrait me chercher, et je n'avais aucun doute à ce sujet, tant elle m'aimait et était attachée à moi, qu'il était totalement hors de question qu'elle ne vienne pas à moi. Je savais qu'elle n'était plus de ce monde, mais j'ai conservé cette illusion qui m'a accompagné durant toute la guerre. »

Aharon Appelfeld, est né le 16 Février 1932 à Czernowitz en Bucovine, partie alors de l'empire Austro-hongrois, (l'actuelle Cernovcy ukrainienne), en Bucovine. Située entre les Carpates et le Dniestr, cette province est austro-hongroise jusqu'en 1918, puis roumaine. Le nord de la Bucovine, dont Czernowitz, est annexé en juin 1940 par l'URSS (en conséquence du pacte dit Molotov-Ribbentrop), avant d'être occupé par la coalition germano-roumaine en 1941. Les nombreux juifs qui l'habitaient depuis des siècles sont exécutés sur place ou déportés.

Quelqu'un devra écrire un jour l'histoire de cette ville foyer immense d'une culture unique basée sur le mélange des langues, des ethnies, et des diverses religions. Rose Ausländer, Paul Celan, et tant d'autres en seront les témoins.

Il était donc né à quelques rues à peine de Paul Celan. Cette partie de Roumanie était de culture allemande et entourée d'Ukrainiens hostiles. Il était au cœur de la défunte Galicie.

« Ma première langue fut l'allemand, et l'allemand n'était pas seulement culturel, il était aussi une religion très appréciée. Je me souviens encore de moi enfant allant à Berlin ou Prague. C'était une sorte de pèlerinage, mais ce n'était pas aller vers un temple. Nous nous considérions comme citoyens de l'Europe, non seulement des citoyens égaux, mais nous rêvions d'être de meilleurs citoyens. Quand soudain les Allemands sont arrivés et nous ont mis dans un ghetto, puis à labourer les champs et enfin dans un camp de concentration. Et ils nous ont dit : peu importe ce que vous pensez, ce que vous éprouvez, et à quoi vous croyez. Le sang dans vos veines vous condamne à mort. »

Il vit d'abord une petite enfance heureuse, entre une mère tendre, un père plus lointain, et des séjours à la campagne auprès de ses grands-parents, des Juifs pratiquants. Ses parents à lui étaient des intellectuels juifs assimilés. « La génération de mes parents a voulu s'éloigner du judaïsme. Cette génération était faite de juifs qui se considéraient comme européens et étaient persuadés que l'Europe les accueillait à bras ouverts. Cette génération est celle de la grande déception. »

« Où commence ma mémoire ? Parfois il me semble que ce n'est que vers quatre ans, lorsque nous partîmes pour la première fois, ma mère, mon père et moi, en villégiature dans les forêts sombres et humides des Carpates. D'autres fois il me semble qu'elle a germé en moi avant cela, dans ma chambre, près de la double-fenêtre ornée de fleurs en papier. La neige tombe et des flocons doux, cotonneux, se déversent du ciel. Le bruissement est imperceptible. De longues heures, je reste assis à regarder ce prodige, jusqu'à ce que je me fonde dans la coulée blanche et m'endorme ».

Ses impressions d'enfant à la synagogue seront longtemps ses seuls contacts avec la religion et avec la culture juive.

« Mes grands-parents, qui habitaient dans les Carpates, étaient des Juifs traditionalistes... J'étais fasciné par leur foi, leur abnégation, leurs synagogues en bois, et par leur prière silencieuse... Et tout comme je suis un rationaliste profond, je suis aussi un homme croyant, car le fondement émotionnel et sensitif de mes grands-parents est présent en moi ». Puis

son monde s'écroule avec le durcissement du régime. L'antisémitisme virulent de l'année 1937, se transforme en une sorte de pogrom en 1938.

À 8 ans, la mort de sa mère assassinée par les nazis marque l'entrée dans l'enfer. Il ne la verra pas assassinée mais son cri de souffrance résonne toujours en lui. Il tentera de reconstruire la présence et le visage de sa mère toute sa vie durant. Il la ré-imaginera livre après livre, image sublimée après image. Ensuite viendront l'exil du ghetto et la longue marche forcée à travers d'Ukraine, vers le camp de concentration ukrainien (Transnistria), où la mort attendait impatiente la chair des juifs. Son père, qui le tient par la main durant cette marche vers la mort sous les fusils roumains et ukrainiens ; l'exhorte à s'enfuir. La boue profonde, l'interdiction de pousser le moindre cri sous peine d'exécution immédiate, pas le droit de tomber non plus dans cette terre liquide sous les pas, il s'en souvient encore.

Très vite il sera séparé de son père qui vivra en Russie. Il ne le reverra par hasard que vingt ans plus tard sans d'abord le reconnaître. Très vite il parvient à s'échapper du camp, par instinct et non par adresse, comme il le dit. Sa silhouette d'aryen et sa blondeur le protégeant un peu. Il lui semblait être descendu avec les morts dans une sorte de sous-monde. Il ne se souvient plus comment il est entré dans la forêt mais de cela : « Je me souviens de l'instant quand je fus au pied d'un arbre chargé de pommes rouges. Je fus stupéfait et je dus me reculer. Plus que ma conscience ne pouvait le faire, mon corps tout entier se souvenait d'un passé reculé où poussaient les pommiers. Je fis un faux mouvement et je tombais par terre, et je vis cet arbre avec ses pommes rouges encore plus grand. »

Là n'existent que les réflexes de survie plus proches de ceux des animaux, que de ceux des humains. Et le corps est meilleur conseiller que la pensée.

Alors commence à neuf ans la grande errance dans les forêts ukrainiennes, dans les granges, au milieu des troupeaux. Tour à tour berger, voleur, enfant sauvage il fuit sans cesse, sachant que jamais il ne fallait s'avouer juif. Il dit que le livre de Jerzy Kosinski « l'Oiseau bariolé » est sa propre histoire. Marches d'errance, cachettes, rencontre de voleurs qui lui apprennent à voler, peurs atroces, survie permanente, faim et soif toujours là, tout cela sera sa petite enfance. Il dira « Souvent je pense, que ce ne sont point des humains qui m'ont sauvé, mais des bêtes qui auront croisé mon chemin. ». Il ne parlait sa langue maternelle qu'avec de jeunes chiens qui eux savaient se taire.

À neuf à peine, le voilà contraint de survivre seul dans la forêt pendant des mois, de trouver refuge pour l'hiver chez des paysans qui lui donnent un abri et de la nourriture contre du travail, à condition qu'il leur cache ses véritables origines. Il devint voleur au milieu des voleurs de chevaux et des prostituées. Il survit enfant dans une sorte de pays irréel de Pologne ou d'Ukraine : paysans rustres et antisémites, prostituées accueillantes car se voulant maternelles avec cet enfant orphelin, villages boueux, nature oppressante et hostile le plus souvent, forêts qui semblaient se mettre seules en marche. Ils ne l'avaient pas accueilli par pitié, sentiment inconnu chez eux, mais parce que c'était quelqu'un qui travaillait dur. Un nouvel esclave en somme.

« Comment osez-vous dire à un bon garçon chrétien qu'il est Juif ! »

« C'est moi tout seul qui prenais soin de moi, et je vivais essentiellement parmi des gens du milieu. Ce n'était pas par philanthropie qu'ils m'avaient recueilli, je travaillais et gagnais ma croûte. À l'âge de 11 ans, je vivais chez une vieille prostituée. Je lui apportais à manger, nettoyait la maison, servais les clients et en général ses clients ne me regardaient même pas, car j'avais l'air d'un enfant ukrainien et que je parlais leur langue. Un soir, un grand « goy » s'approche de moi et me dit : « Sale youpin en fuite, comment tu t'appelles, qu'est-ce que tu fous ici ? » Je suis resté là paralysé, j'étais certain qu'il n'y avait que deux possibilités : soit il sortait un couteau et m'égorgeait sur place, soit il me ligotait et me

remettait entre les mains de la police. Le choix était donc entre une mort rapide et immédiate et une mort lente, remise à plus tard – et le choix n'était pas entre mes mains. Je me suis alors ressaisi et je lui ai répondu d'une voix courroucée : « Comment osez-vous dire à un bon garçon chrétien qu'il est Juif ! »

« Il a haussé les épaules, m'a laissé tranquille et s'en est allé. Moi je suis parti sur-le-champ. Je me suis dit que si une personne avait remarqué que j'étais Juif, il y avait de fortes chances que quelqu'un d'autre sente aussi que quelque chose ne « collait » pas en ce qui me concerne. Je suis allé vivre et travailler avec des voleurs de chevaux. Ils me faisaient entrer dans les étables par une petite fenêtre et j'ouvrais la porte de l'intérieur. Heureusement, ils ne le savaient pas que j'étais juif et ne devaient pas le savoir sinon ils m'auraient tué. C'est pourquoi j'ai toujours préféré toujours dormir dans une étable ou un entrepôt, loin d'eux et pas à l'intérieur de la maison. »

« Je savais que j'étais continuellement menacé du fait que j'étais Juif, et j'ai bien veillé à ne pas enlever ma culotte de peur qu'ils ne voient que j'étais circoncis. Plusieurs années encore après la guerre, j'avais des traces sur tout l'estomac parce que j'avais tenu mes culottes si serrées et ne les avais pas enlevées pendant tant d'années ».

Il va ainsi errer, pour fuir cet enfer, en Roumanie, Bulgarie, Yougoslavie, et enfin en Italie où il arrive pour vivre plusieurs mois dans un camp pour personnes déplacées. La notion même de Palestine ou même de juif lui sont inconnus. Il parle à peine des bouts d'allemand et d'ukrainien de roumain aussi, d'autres mots de passage en russe et en italien, et il sait à peine lire et écrire car le peu qu'il a passé à l'école jusqu'à 7 ans est loin derrière lui. Son rapport à la langue est sans repère. Son identité perdue, totalement désorienté, et dans ce chaos, il mettra des années à se construire :

À treize ans, en 1944, il peut rejoindre l'armée soviétique qui en fera son petit cuisinier de campagne en Ukraine. À la fin de la guerre, un autre voyage commence donc pour lui, à travers les camps de rescapés.

« Ce que je n'avais pas vécu pendant la guerre, je l'ai complété au cours des années qui l'ont suivie en travaillant en tant que commis de cuisine dans l'Armée Rouge soviétique, où j'ai appris à boire et à fumer. Je suis arrivé en Israël à l'âge de quatorze ans. On m'a amené à la ferme-école de Rachel Yanaït – Ben Tsvi près d'Armon Hanatsiv à Jérusalem. Nous sommes entrés dans la classe et une prof nous a dit d'un ton infantile : « Maintenant, nous allons écrire au tableau », et je l'ai regardée en me demandant « Qu'est-ce qu'elle veut, celle-là ? » ; mais j'étais expérimenté pour ce qui était de l'adaptation au changement. C'est là que j'ai appris une langue qui est devenue mon outil de travail. »

Ce voyage on ne sait où, on n'en a entendu parler que d'un nom de conte, La Terre Promise, dans un bateau qui semble lui aussi errant. Ses passagers étranges aussi : « Il ne connaît personne dans cette communauté où se mélangent les désespérés et ceux qui sont avides de vivre, les bons, les méchants, les religieux, les voleurs, les joueurs, ceux qui veulent tout oublier et ceux qui n'y arriveront jamais, tous unis vers un destin nouveau : Israël ».

Ne sachant ni le yiddish, ni l'hébreu, il raconte son chemin vers la prière juive. Dans un camp de réfugiés en partance vers la Palestine, il fut saisi à 13 ans par le besoin vital de prier, lui qui ne connaissait pas la première lettre de l'écriture sacrée. Il entendait les autres prier et cette mélodie triste et monotone dont il ne comprenait rien, lui devenait vitale, le seul moyen d'apaiser cette soif immense de ses origines.

Il demanda aux fidèles de lui apprendre à prier. Les fidèles le rejetèrent, ne voulant pas perdre du temps avec un quasi-analphabète et sans autre culture que celle de la survie. D'autres lui dirent qu'il était dans un camp vers la Palestine, et que là-bas on ne prie pas, on travaille. Un seul accepta de lui enseigner et il lui montra les premières lettres en hébreu sur fond jaune. Il lui demanda de les répéter puis de les apprendre par cœur. À chaque erreur, et il n'y avait que des erreurs, il le giflait violemment. Au lieu de s'enfuir loin de cette violence et

de cette humiliation, Aharon persévéra. Pour lui douleur et prière étaient indissolublement liées. Pas à pas, gifle après gifle, il parvint sans les comprendre à savoir dire les prières. Il finit par savoir prier comme on prend un bain purificateur avant de débarquer en terre sacrée.

Par les mots, par l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, si tard et après avoir tant vécu, il remet pierre après pierre, patiemment, douloureusement sa maison intérieure. Cela prendra bien du temps et son arrivée en Israël dans un immense camp de réfugiés emplis d'orphelins, de juifs de toute l'Europe ne favorisera pas la communication avec le monde extérieur. D'abord il devait savoir qui il était, apprivoiser ce pays étranger, se frotter à une langue tranchante et sans concession. Tout allait très vite autour de lui, des gens s'agitaient, et lui l'enfant muet, l'enfant sauvage qui avait presque perdu la parole ne comprenait plus. Cela durera bien des années avant de pouvoir se reconstruire.

À son arrivée en Palestine en 1946, le tout jeune garçon se retrouve dans un camp de jeunesse, puis dans une école agricole, où le travail de la terre lui procure un grand apaisement, mais il doit faire ensuite son service militaire. « Quand je suis arrivé ici en 1946, la population juive comptait un demi-million de personnes et était encerclée par une hostilité grandissante, mais les gens avaient la foi. Il y avait les kibboutzniks et les gens qui avaient suivi une formation agricole, la Haganah et les mouvements clandestins. C'étaient des gens qui se sentaient imprégnés de foi. La foi en ce qu'ils faisaient, la foi dans le fait qu'ils étaient l'avant-garde et que beaucoup suivraient après eux, qu'après la Shoah, nous n'avions pas d'autre choix que de venir ici et de reconstruire notre maison. Ce sont les fois religieuses de gens non religieux. Ceux d'entre nous par exemple qui étaient dans les fermes-écoles étaient coupés de Jérusalem, nous étions quelques douzaines de jeunes entre 15 et 17 ans qui détenaient des pistolets, certains des fusils de chasse, des grenades et des fusils Stern. Nous creusions des tranchées et faisons la garde contre les bandes arabes autour de nous, qui pour une raison ou une autre, ne nous attaquèrent pas, car s'ils l'avaient fait, elles nous auraient massacrés. Nous étions là, chacun avec sa propre histoire personnelle, et nous ne parlions pas de destruction du Temple, ni d'émigration, pas même pour un an ou deux. Nous avions la foi. »

Il tient épisodiquement pendant ces années un journal plein de balbutiements et de sincérité. Mais le problème du rapport à la langue est alors crucial : Au contact de professeurs et d'écrivains tels qu'Agnon, Sholem, Aharon Appelfeld va à la fois entrer en contact avec les racines de la culture juive, mais aussi trouver sa propre expression, non sans tâtonnements et difficultés.

Ces années de mutisme, de sentiment à nouveau d'exil, il va les passer à observer autour de lui, et à penser, lui le non-né en Israël sans cesse à ses origines :
« Toute ma vie aura été une sorte de tentative pour me comprendre et comprendre le monde qui m'entoure et penser à mes parents ».

En fait la première véritable école fut pour lui l'université Hébraïque de Jérusalem. C'est là qu'il s'est forgé, qu'il a commencé à écrire. Pas encore enraciné à l'hébreu, il commence à écrire des poèmes et des courtes nouvelles, comme une sorte de répétition générale avant de pouvoir. Puis avec la maturité, la moindre pression de l'urgence d'avoir à témoigner très vite, il a ressenti les limites du court récit qui ne restituaient que des morceaux de la vie. Il écrira désormais des fresques de vie. Il essaie à la fois de « redevenir un mystère pour lui » et d'observer avec amour ses contemporains.

Devenir écrivain, ce n'est pas seulement avoir quelque chose à raconter, un témoignage à faire, quelle que soit la nécessité de le faire. C'est aussi trouver les mots qui permettront de créer entre cette expérience et le lecteur un contact vivant.

Homme de gauche, de tout temps ancré dans le parti travailliste, il observe avec amertume l'impasse d'un certain sionisme et le rejet du monde arabe qui veut supprimer son pays. Il voit s'élargir les failles dans la société israélienne : « Il y a 55 ans, le sentiment était que nous n'étions pas faibles. Maintenant nous nous sentons vulnérables. Nous avons également perdu la foi, parce que nous avons adopté l'idéologie occidentale de « réalisation de soi ». Le nationalisme et le tribalisme ont fait place à l'accomplissement personnel, c'est l'individu qui compte, pas la société. Ainsi, lorsque la vie ici devient plus désagréable, partir à l'étranger est une échappatoire facile. »

Il sait que le Moyen-Orient est maintenant le seul endroit où des gens sont tués parce qu'ils sont Juifs. Mais il croit en la paix et ne cède pas à la panique : « Quand il y a un tel sentiment chez les gens, on ne peut pas l'écarter d'un revers de main. J'entends la douleur qui se cache derrière de tels propos et je pense que cela est exagéré. Pour qui, comme moi, a vécu la Shoah en tant qu'enfant, la perspective est différente tant vis-à-vis de la vie, que vis-à-vis de la mort. Les enfants qui ont survécu sont des hommes solides et ils disent : « Si j'ai vécu une telle chose, le reste est bien peu pour moi. »

Il croit aussi en l'amour des bêtes et des plantes qu'il a eus pour compagnons dans ces noires forêts, presque hassidiques par leurs mystères. Un seul chant d'oiseau dans son jardin et les souvenirs d'ailleurs reviennent.

Appelfeld et l'hébreu

En hébreu l'on désigne par « *misa fa lessif* », (d'une langue à l'autre), cet écartèlement schizophrénique de porter en soi des langues et en sachant qu'il faudra en tuer la plupart pour plonger dans l'inconnu d'une autre langue. Ainsi on peut affronter l'exil dans l'exil de la langue d'origine. Par là même on arrive à le vaincre, ou du moins à le mettre en cage.

Appelfeld a souvent ce cauchemar : « *Parfois je me réveille, avec l'angoisse que cet hébreu acquis avec tant de peine disparaît. Je veux l'attraper, je ne peux pas* ». »

L'hébreu qui, pendant des siècles fut une langue sacrée, langue d'écriture et de prière, est désormais une langue du quotidien en Israël. Mais si cet hébreu a pu s'imposer en quelques décennies, cela n'a pas toujours été sans violence envers les langues parlées avant.

La relation entre l'hébreu et l'autre langue, la langue de leur enfance, celle dont la musique résonne encore, même quand on ne la parle plus. Apprendre l'hébreu c'est se sacrifier. Sommes-nous venus au monde pour bégayer. Mais en lui roule LA question : quitter le yiddish n'est-ce pas trahir les morts ?

« L'effort pour conserver ma langue maternelle dans un entourage qui m'en imposait une autre était vain. Elle s'appauvriissait de semaine en semaine et à la fin de la première année il n'en demeura que quelques brandons sauvés des flammes. Cette douleur n'était pas univoque. Ma mère avait été assassinée au début de la guerre, et durant les années qui suivirent j'avais conservé en moi son visage, en croyant qu'à la fin de la guerre je la retrouverais et que notre vie redeviendrait ce qu'elle avait été. Ma langue maternelle et ma mère ne faisaient qu'un. À présent, avec l'extinction de la langue en moi, je sentais que ma mère mourait une seconde fois.

Je suis arrivé avec comme unique bagage les horreurs et la solitude, je parlais à peine, je ne savais ni lire vraiment, ni écrire, j'étais l'enfant sauvage. Je suis arrivé en Israël à l'âge de 14 ans et je traînais avec moi l'expérience d'un vieux de 85 ans. Je suis passé à travers tant de camps, de secrets enfouis avec tant de peuples divers. Je ne pouvais l'exprimer. Je n'avais pas les mots appropriés pour le dire, ni trop fort, ni trop doucement. »

Appelfeld a cette question rivée en lui : quelle est la langue maternelle ? « Je ne sais pas répondre. Est-ce la langue de la maison, la langue de mes premiers mots, ou l'autre langue, celle de la rue, de l'école, ou la langue que j'ai appris à lire et à écrire ? ». Il lui fallait tenter

de construire sa vie à partir de rien. Ne pas céder à cette rassurante paix qui lui disait : « Oublie la diaspora plante tes racines dans la terre ». Mais il cherchera au contraire à préserver en lui ce qu'il peut du monde d'avant, à relier entre elles les différentes phases de son existence. Cet hébreu appris, comme les prières dans la douleur et le travail laborieux et dont il dit :

« Ce fut un gros effort de faire entrer une langue articulée différemment des autres langues que je connaissais. Elle sonnait comme des ordres : Aller ! Dormir ! Ranger ! Elle sonnait comme surgit de la mer des sables, qui nous entouraient à Arlit. Ce n'est pas une langue qui jaillit de toi, mais c'est comme se remplir de graviers. J'ai beaucoup travaillé pour apprendre l'hébreu, comme pour creuser une montagne. »

Cette langue d'arrivée sera sa langue ultime, mais les langues cachées, les langues enfouies sonnent en lui pour leur part de magie, de rythme intérieur, de houles de l'enfance. « Entre la langue qui vous porte, et la langue qui vous hante ». Appelfeld a choisi de ne jamais écrire dans la langue de bourreaux, l'allemand, langue qu'il hait. La langue hébraïque fut sa toute première langue écrite. Cette nouvelle langue, cette langue maternelle d'adoption, l'hébreu, offre à Appelfeld à la fois une histoire à rebâtir et un refuge où contempler les choses de la vie.

Il ne peut être qu'un écrivain juif. « Vous savez tous mes proches ont été tués, mes paysages, mon enfance, mes plus doux souvenirs ont été tués. Aussi je ressens comme une ardente obligation envers les civilisations qui ont été massacrées. Je dois les restituer de la manière la plus honnête, sans niveler ni exagérer ce qu'elles furent - Juste trouver la proportion exacte pour les rendre avec le plus d'humanité possible ».

Appelfeld y apporte son profond mysticisme, sa philosophie, sa morale, sa foi, son anxiété, ses doutes.

Il sera ainsi passé tout jeune garçon sauvage, et sans le moindre espoir de retour, de son monde d'enfance enveloppé dans le cocon, mais aussi de l'horreur de la voix de l'ennemi, qui est aussi celle de sa famille où l'on parlait l'allemand la voix de sa famille. Et le yiddish, à un nouveau monde où la seule langue admise est l'hébreu. Les années passées à l'université lui permettront de compléter une formation scolaire presque inexistante. Sa première démarche sera de tenter symboliquement de renouer, en terre d'Israël, avec sa culture mythique d'origine, en étudiant au département de yiddish.

« L'année 1952 n'annonçait aucun changement à l'égard de cette langue : elle symbolisait la diaspora, la faiblesse et le relâchement. Tout le monde la dénigrait, elle était devenue un objet de dérision et de sarcasme. Mais il y avait dans ce mépris quelque chose qui me la fit choisir. Sa condition d'orpheline résonnait avec mon statut d'orphelin. »

Puis enfin l'hébreu qui sera son nouveau corps, sa nouvelle vie. « L'adoption d'une langue telle que l'hébreu n'est pas une chose facile, et j'ai lutté pendant des années avec elle. J'aime l'hébreu : c'est une langue simple, logique, concise ; une langue minimaliste... une langue qui convient à mon vécu apocalyptique. On ne peut parler d'une expérience telle que la mienne avec une langue qui est trop chargée de culture. »

Appelfeld et la Shoah

« Je n'écris pas sur l'holocauste mais sur la grande solitude des juifs depuis plus de deux cents ans. J'écris sur les juifs et les non-juifs. Particulièrement aussi sur les juifs assimilés. Car ils sont l'âme à vif. Ils ont perdu le contact avec leur peuple, avec leurs racines et leurs traditions. Ils en souffrent. Je veux comprendre cette souffrance »

Appelfeld dresse un autel de mémoire à tous les morts, et surtout à tous les survivants. Il parle ainsi de cette terrible période :

« La Shoah a été mon enfance. Il y a eu des moments de peur, des moments de désespoir, mais aussi des moments merveilleux de silence, de contemplation, de joie, de pensée que je retrouverai mes parents, que je partirai en vacances... Comme j'étais un enfant, la Seconde Guerre Mondiale fut pour moi tel un conte, un conte coloré, et comme tout conte, extrêmement effrayant. J'ai vu le Mal dans sa pureté, et le Bien dans sa noblesse. J'ai vu des hommes sous forme d'esprits mauvais, des hommes qui n'en sont pas, qui torturent d'autres hommes. Et j'ai vu de bons esprits, qui avaient une apparence humaine ; cet homme qui vous a tendu une tranche de pain alors que vous étiez sur le point de mourir, ou cette chrétienne qui vous a fait entrer dans sa maison... »

Appelfeld veut donner une leçon de courage et d'humanité et aussi des clés pour comprendre l'Israël d'aujourd'hui. « Je vois parfaitement qu'il existe un danger pour les personnes et qu'il existe une véritable insécurité et une incertitude, mais tout cela est très exagéré. Je ne compare rien à la Shoah, toute comparaison est nulle et non avenue, je tiens seulement à préciser que j'ai vécu au cours de mon enfance des situations extrêmement angoissantes, étant dans la crainte constante de mourir à partir de l'âge de huit ans, et j'ai vu comment les gens faisaient avec, comme j'ai fait avec. »

Par ses récits on comprend mieux le glissement vers l'abatement et la mort de la plupart des autres qui ont renoncé. Et aussi ceux pour qui luttèrent et comment la survie fut possible. Mais qui sait désormais que rien n'est entre les mains d'un destin inéluctable écrit par Dieu. « Nous n'avons pas vu Dieu dans les camps mais nous y avons vu des justes. La vieille légende juive qui dit que le monde repose sur une poignée de justes était vraie alors, comme elle l'est aujourd'hui. Dieu n'y ait pour rien ».

Il a appris dans son corps et sait, que celui, qui enfant, a vécu l'horreur en sortira sa vie durant en relativisant les choses, mais plus fort et avec une autre représentation de la vie et de son quotidien.

« Son destin est avant tout entre ses mains. La chose la plus facile, c'est de renoncer immédiatement, et malheureusement, beaucoup de gens ont préféré renoncer. Vous pouvez accepter la faim, par exemple, vous résigner à avoir faim et dire que cela vous dépasse, que c'est plus fort que vous ; vous pouvez capituler, agoniser pendant plusieurs jours et disparaître plutôt que d'essayer toute autre voie pour continuer à vivre. Pour celui qui décide de lutter et court après la moindre miette de pain, bien que dans une telle course, il y ait quelque chose de bestial, de pas toujours noble et souvent même de pas très esthétique, s'il s'est débrouillé pour avoir de la nourriture – il reste en vie. »

« J'ai promis de tenir le coup » semble avoir été sa devise et il jette un regard sur les survivants et leur capacité qu'ils ont eu à vouloir vivre à tout prix : « Oui, et il est extrêmement fort, mais cela ne suffit pas. Vous devez croire en quelque chose, il faut que vous ayez un but. Le psychologue Victor Frankel, qui fut interné à Auschwitz, dit que les gens qui avaient un but dans la vie – que ce soit achever un travail de recherche, retrouver leur femme, rester en vie pour revoir leurs enfants – ont pour la plupart survécu. Il faut donc prendre en compte également le facteur de la foi. Foi religieuse ou foi dans le communisme il était essentiel d'avoir une forte constitution spirituelle ».

Comment parler de la Shoah maintenant ?

« Les gens de ma génération ont très peu parlé à leurs enfants de leur maison, et de ce qui leur était advenu pendant la guerre. L'histoire de leur vie leur a été arrachée sans cicatriser. Ils n'ont pas su ouvrir la porte qui menait à la part obscure de leur vie, et c'est ainsi que la

barrière entre eux et leurs descendants s'est érigée. (.) Chaque fois que vous êtes enfin prêt à parler de ce temps-là, la mémoire fait défaut et la langue se colle au palais. Et puis, vous ne dites rien qui vaille. Il arrive parfois que les mots commencent à sortir de votre bouche, vous racontez, vous abondez, comme si un cours d'eau bouché s'était ouvert. Mais vous vous rendez compte aussitôt que c'est un écoulement plat, chronologique et extérieur, sans flamme intérieure. La parole coule, coule, mais vous ne révélez rien et vous sortez tête basse. »

« Ce que j'ai vécu nul ne pouvait me l'expliquer, car cela était au-delà des mots. Et comment expliquer quoi que ce soit à un tout jeune garçon en plein traumatisme. Nous étions poussés violemment dans les wagons, tués, comme des animaux ».

Il faut cependant dire cette horreur et Appelfeld sans rage et sans vengeance le fait avec amertume. Il s'interroge encore sur ce moment historique où le peuple juif se sera trouvé en face d'un monde noir, archaïque, plein de mythes sanglants et de haine millénaire. Devant cette tornade d'irrationnel surgit de l'enfer au milieu d'un monde technique avec ses trains, bras armé de la déportation, sa science, ses philosophes devenus comme Heidegger l'idéologue des ténèbres. Il ne comprend toujours pas, mais il est une victime et il est plus fondamental de vouloir comprendre les victimes plutôt que les bourreaux. Ces bourreaux étaient parfaitement pratiques, efficaces et savaient totalement ce qu'ils voulaient. Le peuple juif avec ses doutes et ses profondeurs ne pouvait qu'être balayé sans comprendre. Il faut signaler qu'Appelfeld n'est jamais retourné en Europe (excepté l'Angleterre et la Bucovine en 1986, car grande est sa défiance envers l'Allemagne et par-dessus tout envers l'Autriche).

Les survivants qui ont vécu en Israël ont eu peur de ses livres, ce sont leurs enfants qui lisent Appelfeld.

Appelfeld et la culture juive

Entièrement voué à la langue et à la culture juive, Appelfeld est en fait un autodidacte tardif, qui a retrouvé sens à sa vie par cette immersion profonde, ardente, sans retour possible dans ces eaux originelles.

La fuite pour lui est définitivement finie, il s'est ancré dans son nouveau pays, il est un maillon de la population juive : « Je veux vivre parmi les Juifs, car je ne me vois vivre nulle part ailleurs. J'ai été à l'étranger en année sabbatique, mes livres sont traduits dans de nombreuses langues et je fais beaucoup de voyages. Je refuse toutefois de vivre dans un endroit où on ne parle pas l'hébreu dans la rue et à l'école. Je suis heureux que mes voisins soient Juifs, qu'il y ait des vendeurs juifs dans les épiceries et que je n'aie pas à m'inquiéter de mon environnement immédiat. ». Et par l'université hébraïque, il cherche à entretenir les langues de ses pères, fréquente les penseurs du retour à la spiritualité juive comme Sholem et les porteurs et de la renaissance de l'hébreu littéraire comme Agnon. Il devient écrivain. Il a conquis les mots, lui qui s'en méfie tant et parvient à dire par eux les mystères, la contemplation, le silence.

« La littérature, si elle est littérature de vérité, est la musique religieuse que nous avons perdue ».

Pour cela il vit dans la culture juive, ancienne et présente. Sa seule errance est maintenant dans les livres. Il devient écrivain : « Ce ne fut pas un choix. C'était une nécessité. Je suis arrivé seul en Israël, je n'avais personne : le papier est devenu mon ami. Avec lui je pouvais commencer à dialoguer. C'est-à-dire : au commencement fut le journal... la volonté de faire le lien entre ce qui s'était passé, ce qui m'était arrivé, et les mots. Je ne suis pas venu en

littérature avec une grande richesse culturelle. J'y suis venu comme un homme pauvre, un homme qui appelle au secours. »

Ce secours sera la culture juive, biblique, laïque, la vie des juifs en somme. Car pour Appelfeld un juif doit avant tout contempler. Il sera la contemplation de tout un peuple. « La contemplation, cela veut dire que vous contemplez ce qui vous entoure, vous l'absorbez, puis vous scrutez à l'intérieur, vous scrutez votre âme. Dans la mystique juive, la contemplation est un certain degré spirituel. La contemplation, ce n'est pas regarder, c'est prendre de l'extérieur et intérioriser. C'est quelque chose qui, me semble-t-il, est bon aussi pour l'écrivain. Chaque être peut parvenir à ce degré, et s'il le souhaite, je pourrai facilement le lui enseigner ».

Appelfeld n'est pas religieux, il est totalement empreint de religiosité. Sa vie est une quête existentielle. Il se bat pour que : « l'histoire des vies de nos parents, et des parents de nos parents, ne soit ensevelie sans qu'il en demeure aucun souvenir. »

Grande sera pour lui l'influence de Samuel Agnon, de Kafka, de Franz Werfel, de Bruno Schulz et de Celan aussi. Kafka dont il rencontrera tous ses amis survivants sauvera son écriture en lui apprenant le détachement et le fantastique créé par petites phrases concises, détachées et terribles.

« Je ne suis qu'un petit et vieux juif avec des lunettes et qui porte en lui toute la tendresse de son peuple et de la Thora » sera son autoportrait, son épitaphe.

L'écriture d'Appelfeld

Je suis un écrivain souvent triste cela vient des griffes du réel sur moi.

L'écriture d'Appelfeld est claire et à double fond car tout à la fois symbolique, faisant référence aussi bien au quotidien qu'aux mythes du peuple juif. Soucieux comme Kafka de détails troublants mais presque cliniques, il bâtit un monde proche et étrange. Il fait entrevoir un univers qui cache ses fautes et continue à nous renier. Un immense « déclin muet » semble nous entourer. Appelfeld utilise une écriture par petites touches, subtile où parfois surgit la violence la plus cauchemardesque. Ses scènes sont souvent brèves, ses héros des narrateurs parfois muets (Tsili), le plus souvent inaccomplis (un écrivain qui ne peut publier dans « L'amour soudain »), un étranger qui ne peut revenir dans le pays de son enfance...

« Romancier de la sensation, de la trace et de l'absence Appelfeld est celui qui aura le mieux écrit sur la perte d'humanité et sa reconquête, ce que sont la dérégulation et l'amour de la vie ». (Geneviève Brisac) -

Le poids des silences est important dans son œuvre. Appelfeld capte surtout des regards, des sourires ou de larmes sur un visage. « Écrire, c'est faire surgir des choses de l'oubli ». Et le passé se recompose plus lumineux grâce au présent. Il est l'écrivain du silence, de l'ombre et des nuances subtiles. L'horreur est à deviner, car il la laisse à peine entrevoir et il appartient au lecteur de deviner les scènes cachées dans ses phrases lapidaires. Ainsi dans Tsili, il écrit simplement : « Quand la haine se déchaîna, ils s'enfuirent tous en laissant la garde de la maison à Tsili. Ils se disaient qu'il n'arriverait aucun mal à une petite fille débile et qu'elle veillerait sur leurs biens jusqu'à ce que la colère fût passée. Tsili obéit sans implorer. L'affolement était considérable et on n'avait pas le temps de penser ». Et tout est dit des malheurs.

Marqué par Bruno Schulz, par Kafka surtout qui fut sa passion et qui a changé son écriture, par Scholem, il a transformé la langue de l'écriture sacrée, pour en faire un témoignage

simple et prenant, sans le côté autoritaire de l'hébreu. Il est d'abord parti de courtes nouvelles et devant les limites du genre, incapable d'embrasser toute une vie, il a commencé à écrire des romans. Il part d'abord sur un thème général et bâtit le schéma général. Puis vient le moment du doute et des changements perpétuels, et il retravaille chaque jour son texte initial pour rendre les phrases simples et concises. « Quand je suis devenu un écrivain et suis devenu conscient de mon écriture, je sus que je ne pouvais pas écrire des mots comme ils avaient été écrits auparavant. Vous ne pouvez pas écrire sur l'Holocauste de manière réaliste, vous ne pouvez pas en parler en termes sociaux, économiques ou politiques. Vous devez parler dans un nouveau langage. Et Kafka est le premier qui écrivit dans une nouvelle direction faite de réel et d'imaginaire. Kafka a sauvé mon écriture ».

Le fait d'écrire enfin sans effort en hébreu lui sert, car cette langue est directe et droite. Des reflets de culture bibliques affleurent en des phrases qui claquent comme des aphorismes. Il veut « que chaque phrase ait en elle son propre sens ». Le vécu et l'imaginé, l'expérience et le recréé s'entrelacent dans son écriture.

Appelfeld s'est forgé difficilement un style, une écriture. « Ce fut une lutte. J'ai lutté pour relier les mots au vécu, des mots choisis avec soin, des mots qui ne se tiennent pas au centre, mais qui permettent au sentiment et à la pensée de s'élever. Le danger, en littérature, est que les mots recouvrent la pensée et le sentiment. C'était une lutte pour conserver le silence : le silence entre les phrases, le silence dans le paragraphe, pour que l'ensemble pénètre le cœur du lecteur, avec les dits et les non-dits. »

L'écriture d'Appelfeld n'est pas réaliste, mais elle refuse le lyrisme et la poésie. Elle peut comme Kafka et Schulz aborder les rives du fantastique, car Appelfeld est avant tout un écrivain métaphorique. Ses livres ont des clés, sa vie fait partie de ces clés, mais aussi la Bible, les légendes grecques...

Il décrit par fusion et compassion beaucoup d'autres vies que la sienne. Il a son style, et sa voix unique claire belle et transparente comme l'eau. Sans aucun pathos ni sentimentalisme, il retrace les douleurs du monde. Il ne provoque pas les larmes mais la réflexion et la contemplation. Chaque lecteur est touché profondément.

Quand on lui demande, comment êtes-vous Aharon Appelfeld, il répond « Je suis Appelfeld car j'écris et j'efface ! ». Le temps n'a pas sa place dans son œuvre.

Appelfeld est maintenant ce sage souriant qui sait qu'il a pu dire l'indicible, il est reconnu mondialement, et esprit toujours malicieux il dit aux journalistes. « Oh vous me reconnaîtrez facilement, je suis ce petit gros complètement chauve ». Avec ses grands yeux de chouette qui observent le monde sous sa casquette, il témoigne simplement. Replié à Jérusalem, au centre de l'âme juive, il est le scribe humble du destin du peuple juif. « Je suis un écrivain juif, je vis parmi mon peuple, j'essaie de décrypter la complexité de l'âme juive. Alors où ailleurs qu'à Jérusalem pourrait vivre un écrivain juif ? »

Il passe son temps à Jérusalem à enseigner et à écrire, car pour lui on ne peut pas passer sa vie à être simplement un écrivain. Et chaque jour qui continue à s'écouler il tente de percer plus profondément les vertiges de la langue hébraïque. La cohabitation native de la mémoire et de l'imagination, de l'amour de la vie et surtout des autres juifs et leurs douleurs qu'ils traînent encore derrière eux, tout cela fait son écriture si personnelle. Écriture sans aucun pathos, simple comme l'eau, terrible comme la mémoire enfouie. « La littérature n'est pas la sociologie, la psychologie... ce n'est pas la politique ni le journalisme. C'est descendre, et toucher ce qu'il y a d'archaïque en nous. »

Appelfeld semble la fusion miraculeuse de Kafka et de Proust.

Les livres d'Appelfeld ne sont en fait que « des fragments de mémoire et de contemplation ». Cela est immense. Appelfeld a atteint une dimension biblique. Lui-même est pour nous l'un de ces « Juifs célestes » qui savent joindre la banale vie quotidienne et la plus inouïe des métaphysiques. Son écriture est très moderne, et Samuel Beckett est une de ses grandes influences, par sa recherche désespérée de la métaphysique.

« J'ai simplement voulu écrire la saga de la tristesse juive, longuement car la tristesse juive a d'infinies variations. »

Pour clore ce voyage auprès d'un grand écrivain laissons-lui dire le sens de sa vie et de son écriture.

Aharon Appelfeld : « Voyez-vous, en premier lieu, l'amour, l'amour de mes parents, que je ressens jusque dans mes os, aujourd'hui encore. Ils m'aimaient, et par leur amour ils ont donné un sens à ma vie. « Tu n'es pas seul, tu as des parents, il y a des gens qui t'aiment et tu viens au monde pour donner un sens à ta vie ». Ça a été ainsi dès le début. Puis c'est resté avec moi pour toujours. Je crois que c'est le début d'une croyance, car nos parents nous amènent à la religion, ils nous donnent un but, ils nous ouvrent à tous les sujets métaphysiques. Cela doit commencer avec une mère et un père. Si vous avez un père et une mère, vous avez un chemin ici-bas, vous avez une voie vers le ciel. C'est arrivé parce que ça s'est passé comme ça s'est passé. Ça m'a donné, au moins, le dessein de faire quelque chose pour tous ces gens qui n'ont pas vécu cela. En quelque sorte, je suis leur bouche, leur dernière voix. »

Bibliographie en français

Histoire d'une vie : Récit - Prix Médicis étranger 2004 Traduction Valérie Zenatti Points Seuil
Le Temps des prodiges Traduction Arlette Pierrot Points Seuil
L'Amour soudain Traduction Valérie Zenatti Points Seuil
Tsili, traduction d'Arlette Pierrot
L'immortel Bartfuss Gallimard
Katerina Points Seuil
La chambre de Mariana Éditions de l'Olivier
L'héritage nu Éditions de l'Olivier
Floraison sauvage Points Seuil
Badenheim 1939 Éditions de l'Olivier

Bibliographie en hébreu

Ashan, (nouvelles), Fumée, Achshav, 1962
Ba-Gai Ha-Poreh, (nouvelles), Dans la vallée fertile, Schocken, 1963
Kfor Al Ha-Aretz, (nouvelles), Gel sur la terre, Massada, 1965
Be-Komat Ha-Karka, (nouvelles), Au rez-de-chaussée, Daga, 1968
Adanei Ha-Nahar, (nouvelles), Les piliers du fleuve, Hakibbutz Hameuchad, 1971
Ha-Or Ve-Ha-Kutonet, (roman), La robe et la peau, Am Oved, 1971
Ke-Ishon Ha-Ayin, (nouvelle), Comme la prunelle de son œil, Hakibbutz Hameuchad, 1973
Ke-Meah Edim, (recueil de nouvelles), Cent témoins, Hakibbutz Hameuchad, 1975
Shanim Ve-Shaot, (nouvelles), Des années et des heures, Hakibbutz Hameuchad, 1975
Tor Ha-Plaot, (roman), L'âge des merveilles, Hakibbutz Hameuchad, 1978
Masot Be-Guf Rishon, (essais), Premiers essais d'une personne, WZO, 1979
Badenheim Ir Nofesh, (roman), Badenheim 1939, Hakibbutz Hameuchad, 1979
Makot Ha-Or, (roman), Lumière incandescente, Hakibbutz Hameuchad, 1980
Ha-Kutonet Ve-Ha-Pasim, (nouvelle), La chemise et les rayures, Hakibbutz Hameuchad, 1983

Tzili: Sipur Haim, (roman), Tzili: L'histoire d'une vie, Hakibbutz Hameuchad, 1983
Be-Et U-Be-Ona Ahat, (roman), en même temps, Hakibbutz Hameuchad, 1985
Ritzpat Esh, Langue de feu, Keter, 1988
Katerina, (roman), Katerina, Keter, 1989
Mesilot Ha-Shahar, (roman), Le chemin de fer, Keter, 1991
Laish, Laish, Keter, 1994
Timion, Perdu, Keter, 1995
Ad She-Ya'ale Amud Ha-Shahar, Jusqu'à la lumière de l'aube, Keter, 1995
Michreh Ha-Kerah, La mine de glace, Keter, 1997
Col Asher Ahavti, Tout ce que j'ai aimé, Keter, 1999
Sipur Haim, L'histoire d'une vie, Keter, 1999